

L'eau, passant en vagues tourmentées au-dessus des ruines, roulait avec un courant violent dans le jardin, continuant sa course dans la plaine où elle se creusait un nouveau lit...

Le sommet des arbustes de la haie émergeait seul : une échelle, renversée par le courant et prise dans les branches, indiquait le moyen employé par l'aubergiste pour s'introduire dans la chambre du malheureux meunier.

De ce côté, aucune créature humaine, aucun cadavre.

Rien que l'immense désolation de la nature, immuable autour de ce tableau de deuil.

Christie de Clinthill gravit le tertre d'où les partisans anglais avaient assisté la veille à leur œuvre abominable.

Et soudain, une silhouette humaine frappa sa vue.

Un homme, un vieillard était accroupi sur le sol, si près de l'eau qu'elle effleurait ses pieds.

Son immobilité, sa prostration étaient si grandes que le soldat se demanda s'il vivait encore.

C'était le propriétaire du Moulin-Joli.

C'était le père de Kitty !

Christie s'approcha de lui et mit la main sur son épaule.

Le vieillard ne tressaillit même pas et retourna seulement la tête, d'un air hébété...

Pourtant, à la vue de l'ancien écuyer de son seigneur, un peu de vie passa dans ses yeux.

—Kitty ? demanda-t-il.

—Elle est sauvée, répondit Christie de Clinthill.

Sa fille n'avait donc pas péri !

Un halètement détendit sa poitrine.

Cependant son regard avait repris son atonie, continuant à s'attacher aux ruines de ce qui avait fait autrefois sa vie presque entière et dont l'effondrement semblait l'avoir terrassé lui-même.

Christie essaya de l'arracher à ce spectacle, sans oser lui révéler pourtant l'état alarmant de sa fille.

Une immense pitié le prenait pour cet infortuné que cette nuit épouvantable semblait avoir encore vieilli de dix ans.

—Kitty vous attend, lui dit-il. Je l'ai laissée dans le bois de coudriers.

—Pauvre fille, murmura le vieillard en montrant de la main les murs éventrés, voilà l'héritage que je lui laisserai.

—Ne suis-je pas là, moi, bon père ? répliqua le soldat avec force.

—Merci, Christie, pour cette parole. Elle me met un peu de baume au cœur...

—Cependant voir crouler en quelques heures tout ce qui fut votre existence... il me semble que quelque chose de moi-même vient de périr aussi.

—Et je ne m'en relèverai jamais, pas plus que je ne pourrai relever ces pauvres murailles.

Le soldat ne savait que répondre, songeant à Kitty seule, au loin et dévoré par le mal.

—Venez, dit-il au vieux meunier. Allons rejoindre Kitty ; cette vue vous fait mal.

Mais avant de s'en aller, le vieillard voulut dire adieu à ces restes lamentables et il en fit le tour, autant qu'il le put du moins.

Un moreau de la toiture, touchant le sol par une de ses extrémités et soutenant ainsi un angle du mur, glissa à ce moment, entraînant lourdement les pierres.

Et dans le remous, les deux hommes aperçurent un pauvre corps de bête pelée émergeant de l'eau.

—Mon brave Sliagram, dit le meunier avec tristesse. Tu y es resté, vieux et finèle compagnon des jours de peine et de labeur. Tu as devancé ton maître qui ne tardera guère à partir lui aussi. Ah ! maudit soient ceux qui ont causé tout ce mal !

C'était en effet le vigoureux et rustique bandot, la bête intelligente et réellement affectueuse qui avait laissé Kitty, tout enfant, jouer sur son dos, et qui plus tard avait emporté au loin la châtelaine d'Avenel fugitive...

Rien ne subsistait donc plus de tout le passé, rien n'avait survécu au naufrage de tout ce que possédait le meunier. À l'hiver de sa vie, il se retrouvait plus pauvre que Job.

—Oui, partons, dit-il. Cela me fait trop mal à voir.

Comme ils longeaient le bord du torrent, ils aperçurent, parmi des amas de matériaux, un sac à demi rempli de farine qui, préservé en partie par les débris de bois sur lesquels il avait été charrié, n'était que légèrement mouillé.

Le vieillard voulut le prendre, dérober au moins ce bien misérable à la perte de tout : mais il était trop faible.

Christie le chargea sur son épaule !...

Il venait de réfléchir et de se dire que des épreuves inconnues les attendaient peut-être encore.

Quelques pas plus loin, il aperçut un hoyau de jardinier au fer épais et lourd, au manche solide : il se baissa et s'en saisit.

Ce serait, s'il le fallait, comme son bâton de voyage ; ce serait surtout entre ses mains une arme redoutable.

Et ils s'enfoncèrent sous le bois.

Christie de Clinthill apprit alors au meunier la découverte de John Robby dans sa chambre, en train de voler.

—Le bandit ! murmura le vieillard de plus en plus atterré. C'est donc pour cela qu'il a guidé ces misérables Anglais !

—Ce n'est pas tout, ajouta le soldat avec hésitation comme s'il avait peur lui-même des paroles qu'il allait prononcer. L'infâme créature, se voyant déconvert, a tiré un pistolet et a fait feu... Kitty est là-bas blessée !...

Le vieux meunier leva les bras au ciel sans un mot, dans un suprême appel à la pitié, à la justice immanente, plus saisissant que des cris de douleur.

Et il s'élança à travers les taillis, oubliant l'écrasement, la lourdeur de plomb tombée sur son être après cette mortelle nuit.

Un instant après, il s'agenouillait en sanglotant auprès de sa fille fille retrouvée.

Qui répétera, sans affaiblir la poignante émotion, les lamentations d'un vieillard sur qui tous les malheurs viennent de fondre à la fois,—à qui il ne restait plus pour seul bien qu'une enfant, une fille idolâtrée,—et qui la retrouve ainsi, étendue sur la terre glacée, blême, le corps meurtri et saignant !

Qui redira les douloureuses exhortations, les consolations sublimes tombées de la bouche de la fille sanctifiée par la douleur et l'amour filial ; la fille faisant taire le cri de sa souffrance pour s'efforcer d'adoucir un peu le chagrin déchirant du vieux père !...

La plume impuissante s'arrête devant ces douloureux et étonnants tableaux, et la voix du narrateur se tait !...

Pourtant, l'infortunée ne pouvait rester là.

—Kitty, laisse-moi te prendre dans mes bras, proposa Christie de Clinthill. Je te porterai jusque chez les religieux de Saint-Joseph. Les bons moines ne refuseront par un asile au moins momentanément à une blessée, incapable de ce traîner.

—Je marcherai, répondit Kitty avec une résolution héroïque.

Christie, son fiancé, voulut insister.

Mais elle refusa. Elle avait vu les autres fardeaux dont il était chargé, et, épuisée elle-même, elle savait trop que les forces humaines ont des limites !

Aidée, et avec quelles précautions affligées ! par le meunier et par Christie, elle parvint à se mettre debout.

Et alors commença un lamentable exode.

Ils parvinrent enfin à sortir du bois et aperçurent les toits du couvent.

Kitty s'assit alors sur une pierre, pour reprendre des forces : elle se sentait près de défaillir.

Elle regardait à peine les murs éloignés du monastère, comme les naufragés regardent le port de secours.

Encore quelques instants de repos, elle s'apprêtait à donner elle-même le signal du départ, lorsqu'un gémissement d'amer désespoir échappa à l'ancien écuyer d'Avenel.

De derrière un pli de terrain, entre eux et le courant, il venait de voir paraître un fort détachement d'hommes armés.

C'étaient des partisans anglais : à leur costume, il n'en pouvait douter.

En même temps, le son lointain des cors, la grosse cloche du cloître sonnant à toute volée ne leur laissèrent aucun doute sur ce qui se passait.

Les soudards, qui avaient commencé par détruire le Moulin-Joli, portaient partout la guerre devant eux, et leur conduite de cette nuit montrait ce dont ils étaient capables.

Le chemin du couvent était fermé aux infortunés ; et eussent-ils réussi à passer, qu'ils ne pouvaient sans frémir songer au lendemain.

Ils échangèrent un regard consterné.

Christie de Clinthill, sombre, le sourcil contracté, serrait entre ses doigts le hoyau qu'il avait emporté, la véritable massue dans ses mains.

Il sentait le besoin de se ruer sur ces soudards inhumains, ne sachant même pas voir leur nombre.

La blessée devina ce qui se passait dans son âme.

Les partisans anglais s'avançaient dans leur direction, envoyés par leur chef, pour couper des fascines. Attendre davantage, c'était leur permettre de les apercevoir.

Kitty se dressa toute seule d'un effort qui la fit pâlir autant qu'une morte.

—Regagnons le bois, exhala-t-elle.

Le soldat tendit son poing vers l'horizon.

Et, reprenant le sac de farine sauvé du naufrage et qui les empêcherait peut-être de mourir de faim, car tout était à prévoir désormais, aidant le vieux meunier à soutenir les pas de l'héroïque jeune fille, il imposa silence à sa sanglante colère, et ils s'enfoncèrent de nouveau dans le bois.

Fugitifs, errants, Kitty se raidissant pour ne pas défaillir à chaque pas, le vieux meunier, brisé par le désespoir devant tous ces malheurs l'accablant à la fois, et sentant les sources de la vie atteintes chez lui-même.

Qu'allaient-ils devenir ?

C'est ce que se demandait le capitaine Christie !